

## L'HORLOGER DE NUREMBERG

A M. LE COMTE MAURICE D'ANDIGNÉ

## II

## LES DÉS

Après avoir joyeusement soupé dans une des meilleures auberges de la ville, Lorenz voulut jouer son écot avec quelques jeunes étourdis de sa trempe. Il gagna deux ou trois parties de dés, et bientôt sa bourse se remplit si bien qu'il se vit en mesure de pouvoir payer comptant sa montre. Elle faisait tic-tac dans la poche de son pourpoint, les camarades demandaient à jouer encore, et Lorenz, trop beau joueur pour refuser la revanche à ses adversaires, et s'aller coucher sur sa victoire, joua tant et si bien qu'il reperdit, non seulement ce qu'il avait gagné, mais encore son dernier florin. Le couvre-feu était sonné, et l'hôte, inquiet du bruit que faisaient les joueurs, après leur avoir plusieurs fois rappelé que les ordonnances de Son Altesse le duc Maximilien-Emanuel prescrivait de fermer les cabarets dès que la cloche du couvre-feu se faisait entendre, et voyant que personne ne songeait à la retraite, prit le parti d'éteindre les lampes. Sans faire la moindre attention aux murmures des joueurs, il leur distribua de petites lanternes, et les fit conduire par ses garçons dans leurs chambres respectives.

Lorenz eut quelque peine à s'endormir, bien qu'il n'eût soupé que très sobrement : il était ennuyé d'avoir perdu son

argent, et songeait avec déplaisir à la semonce que lui feraient son frère aîné et sa belle-sœur, gens fort raisonnables, bienveillants pour lui, mais qui, après tout, auraient beau jeu à lui dire que, s'il était gueux, c'était bien sa faute.

Il s'endormit pourtant, et rêva qu'il avait des ailes et s'en allait dénicher des aiglons. Il n'en trouvait point dans l'aire aérienne où il arrivait d'un vol rapide, mais il dénichait des œufs d'or, il en remplissait ses poches, en fourrait dans son haut-de-chausses, dans son chapeau, dans son mouchoir.

— Me voilà riche pour la vie, se disait-il ; serrons-les bien.

Hélas ! la méchante aurore vint réveiller les coqs, et ces impitoyables chanteurs, d'une voix aiguë, firent envoler les songes. Lorenz s'éveilla, et entendit près de lui un bruit inusité. C'était la belle montre d'argent niellé ; la montre qu'il allait être forcé de rendre, faute d'argent, hélas ! grâce à ces maudits dés !

Lorenz se leva en soupirant, et fit sa toilette. Tandis qu'il allait et venait dans sa chambre, il vit sa figure dans un miroir et se dit :

— Allons donc ! je suis bien fou de me tourmenter ainsi. Maître Hyrcanus n'est point un Turc, ni un Juif. Il me fera crédit sur ma bonne mine ; en quelques coups de dés je regagnerai ce que j'ai perdu, et, après tout, c'est bientôt la fin du mois ; mon frère me don-